

Entre famille biologique et famille symbolique : la domesticité féminine en Suisse romande entre 1920 et 1945

Autor(en): **L'Hoste, Louis-Philippe**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Traverse : Zeitschrift für Geschichte = Revue d'histoire**

Band (Jahr): **3 (1996)**

Heft 3

PDF erstellt am: **20.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-87859>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ENTRE FAMILLE BIOLOGIQUE ET FAMILLE SYMBOLIQUE

LA DOMESTICITÉ FÉMININE EN SUISSE ROMANDE ENTRE 1920 ET 1945

LOUIS-PHILIPPE L'HOSTE

La recherche présentée ici se fonde sur plus de trente entretiens semi-directifs auprès de femmes qui ont travaillé entre 1920 et 1945 comme personnel de maison principalement dans le canton de Vaud.¹ Les entretiens sont de durée variable, allant de une à neuf heures. Il faut mentionner l'homogénéité sociale des personnes interrogées. L'ensemble des témoins est originaire du monde rural ou de communes de petites dimensions. Le placement de ces jeunes filles s'inscrit dans le flux migratoire qui se déverse sur les villes. C'est une main-d'œuvre autochtone; en effet, les employées italiennes et espagnoles ne viendront qu'à partir du début des années 1950. Toutes² les témoins ont vécu plusieurs années sous le toit des employeurs.

Le recours à l'oralité est une démarche particulière de l'histoire plus qu'une méthode. Elle peut s'apparenter quelque peu aux travaux de la micro-histoire italienne.³ En effet, la place donnée à l'individu ainsi que la notion de réseau social se retrouvent dans les deux approches, particulièrement lorsque l'historien élabore son propos en multipliant les entretiens. Un des intérêts de la démarche réside dans la possibilité de croiser ces divers entretiens. Tout ici se rattache à la subjectivité des individus interrogés. Ce sont leurs images, leurs représentations, leurs déformations, parfois leurs rêves qui se révèlent.⁴

Rien dans la recherche ni dans l'écriture ne distingue véritablement une démarche historique classique d'une approche sur des sources orales: classification, choix, critique, établissement d'hypothèses, et écriture sont le lot de tous les courants de la corporation. Il y a eu débat entre les tenants de l'histoire ayant l'écriture comme support et les autres qui pensent que l'histoire peut aussi s'appuyer sur l'oralité; le débat n'est pas terminé mais son propos n'est pas toujours d'un grand intérêt.⁵ En effet, la parole n'est pas vérité mais l'écriture non plus! La seule différence que je concède à l'historien oral sur son collègue attaché à l'écrit c'est de travailler sur et avec des vivants. Quelle est la position de l'historien face à ces vivants qui lui racontent des histoires? Telle est peut-être actuellement la seule question pertinente dans cette joute qui consiste à savoir si la subjectivité et la mémoire individuelle peuvent fournir un objet de recherche à l'histoire.⁶

Une remarque préliminaire est nécessaire. La chronologie, un outil et un souci de l'historien, semble ne pas avoir beaucoup marqué les personnes interrogées. Le temps, l'organisation événementielle, le rythme sont des préoccupations de savants et des objectifs pédagogiques à l'usage des institutions scolaires. Mais que reste-t-il de cette manière de penser une fois franchies les frontières de ce monde de spécialistes? Interrogez les témoins du «temps» du Front populaire, ils parleront beaucoup, mais le Front populaire n'y aura guère de place. L'histoire n'est pas leur histoire.⁷

Mon propos s'articulera autour de deux pôles: la famille biologique et la pseudo-famille, ou mieux encore la famille symbolique. Ces deux idées ne seront pas envisagées en opposition. Il s'agit plutôt d'un relais, à la fois dans l'histoire de vie des témoins, mais également dans la construction de leur existence au sortir de ce monde professionnel de la domesticité.

La famille biologique n'a guère besoin d'ajouts explicatifs. Ce n'est pas le cas de la famille symbolique. En effet, vivre plusieurs années sous le même toit que des personnes qui paient, nourrissent et transmettent une certaine forme d'éducation n'est pas sans incidence sur le parcours de vie de ces jeunes filles. La famille symbolique ne semble pas envisager son employée simplement dans une relation pécuniaire. Elle ajoute à cela des formes «affectives» diverses. J'ai caractérisé ce pôle familial de famille symbolique parce qu'elle véhicule des valeurs, qu'elle édicte des normes et élabore des rites qu'elle impose parfois à la nouvelle venue à l'image du nouveau-né dans sa famille biologique. Comment la famille symbolique prend-elle soin des personnes qui lui sont confiées? Comment la jeune fille vit-elle la transition entre la famille biologique et la famille symbolique? Que fait-elle de ce double rapport affectif et professionnel? Quel sens lui donner lorsque le rapport avec la famille symbolique est consommé? Le temps d'une existence humaine écoulée permet aux témoins d'énoncer cette phrase lapidaire mais récurrente lorsque leurs relations avec l'employeur s'étaient déroulées dans une relative harmonie: «J'étais comme en famille.»

RECHERCHER SA PLACE

«Aller en place», c'est pour la plupart de ces jeunes filles quitter un état, un lieu et des liens affectifs. L'enquête a bien relevé ce moment décisif dans l'existence des témoins. On n'échappe pas toujours à la règle de la mélancolie qui fait regretter le temps de l'enfance. En effet, aller en place cela signifie d'abord avoir terminé sa scolarité obligatoire et son éducation religieuse: la communion

80 ■ ou la confirmation. Ces deux épisodes ont lieu au printemps. Les entretiens se

font l'écho de souvenirs précis qui ont perduré pour la plupart des personnes interrogées. La confirmation semble cependant avoir plus marqué les témoins comme rupture d'un état que la scolarité: «C'était donc au printemps, la date j'ai oublié, mais il avait neigé, il avait fait froid, c'était fin mars [...] et pis j'avais balayé la neige autour de la ferme. Il faisait froid, j'avais quand même eu froid même que je faisais de la gymnastique [balayer]. Alors je m'étais mise à tousser. [...] J'étais un peu gênée parce que j'avais une toux, ce dimanche des Rameaux. Pis des photos, oui, justement, alors, on prenait quand même une photo de ces communians, de ces confirmés.»

La confirmation est l'occasion d'un repas de famille, de l'acquisition d'une première robe qualifiée comme telle en tous cas. Mais c'est surtout la photographie qui marque le souvenir de la confirmation. Il s'agit parfois de la première, surtout dans les années 1920. Les témoins l'emportent avec elles, la gardent précieusement. Ces jeunes filles quittent un état, celui de l'enfance, de la scolarité. C'est aussi la période de l'adolescence que le XIXe siècle a mis en place comme un «moment critique» de la maturité humaine.⁸ Malgré cela, certaines personnes sont en activité avant seize ans pour des raisons économiques, après avoir perdu leurs parents, ou même seulement leur mère. «Moi, j'ai été en place avant qu'on ait perdu papa [la témoin était orpheline de mère, son père est décédé quelque temps après son arrivée dans cette famille d'accueil]. Bien avant parce qu'ils n'avaient pas de quoi nous nourrir. Parce qu'il n'y avait pas d'œuvres sociales à ce moment-là. Rien du tout. Rien. Après c'est la commune qui est venue à notre secours. Tous [les enfants de la famille]. Mon frère était dans une famille de paysans à Mézières. On était séparé. On n'était pas ensemble, c'est pour ça qu'on a tant souffert. C'est pour ça qu'on a tant été réunis plus tard.»

Cette étape printanière passée, c'est de lieu qu'il faut changer. Il faut trouver une place.⁹ Ces jeunes filles ne recherchent pas une place en fonction de la proximité spatiale de leur famille. Etre proche des siens n'est pas un critère déterminant. On trouve néanmoins cette forme de placement repérée par Jean-Pierre Gutton durant l'Ancien Régime.¹⁰ Une dame se souvient: «Et bien en sortant [fin de la scolarité] de l'école, j'étais engagée chez des paysans qu'on connaissait bien, qu'étaient des voisins. J'étais engagée à la campagne pour travailler [...]. Oh, on faisait tout! On s'aidait à préparer les légumes, faire le ménage, soigner les bêtes, tout ce qu'on doit faire.» La plupart du temps, on trouve une place de domestique à partir de réseaux interpersonnels préexistants: «C'est par une dame qui nous connaissait, qui m'avait donné cette adresse.»

La parenté, directe ou plus éloignée – cousine, oncle, etc. – peut être utilisée de manière confidentielle pour trouver une place ou pour quitter un endroit ■ 81

indésirable. «Des fois je ronchonnis, c'est pour ça qu'ils [les parents] m'avaient placée à Berne. Ils se sont dit: «Elle va arrêter de se plaindre quelque temps celle là!» J'avais rien dit que je parlais de Berne. Je leur avais dit seulement après. J'avais écrit à ma tante de Nyon, elle m'a dit: «Il faut écrire tout de suite là-bas et tu auras la place.»»

Quelques témoins ont opté pour l'insertion d'une annonce dans un journal, le plus souvent la *Feuille d'Avis de Lausanne*, espérant ainsi se trouver dans une grande ville. Les places de domestiques dont le revenu et les conditions de travail semblent les plus prisées se trouvent dans le milieu urbain. Dans le cas des annonces, la future employée attend des réponses écrites. La plupart du temps, suite à une réponse positive elle va se présenter et si l'engagement se conclut, elle fait un aller et retour dans sa famille pour chercher ses affaires et peut prendre place dès le lendemain chez ses employeurs. D'autres dépouillent les journaux et font leurs offres.¹¹ Les agences de placement existent, les témoins les connaissent.¹² Elles semblent parfois s'en méfier sans avancer d'arguments, tout comme elles se font un point d'honneur de ne pas appartenir à un syndicat des gens de maison. Rétrospectivement, elles aiment à se montrer capables d'avoir surmonté les épreuves et de l'avoir fait sans l'aide d'une institution. Cependant, il semble que le plus souvent ce soit par un réseau familial ou local – au niveau du village par exemple – que les futures employées de maison trouvent leur place. Quelques personnages de la communauté sont bien informés de la demande en personnel même dans un rayon de plusieurs dizaines de kilomètres. Le pasteur ou l'instituteur en sont des exemples. De plus, leur notoriété leur confère une confiance qui ne fait aucunement douter de la qualité de la place que trouveront les filles du village. Les paysans qui sont marchands de bétail se trouvent également au croisement des informations du marché des employées de maison: «Mon père m'a dit: «Écoute, si tu veux aller quelque part, si tu veux pas apprendre de métier.» Ça me disait rien d'apprendre couturière [...], je ne trouvais pas assez intéressant. Il m'a dit: «Écoute, tu vas en ville, parce que chez nous tu es en campagne, alors tu vas en ville, je t'ai trouvé une place, à Yverdon, au Café du Tilleul.» Voyez, ils allaient à la foire, ils allaient toujours dans un restaurant, ces paysans, et puis là, ils ont demandé une jeune fille pour faire la cuisine. J'avais à peine seize ans.»

Si ce n'est pas par un membre de la famille ou une personnalité locale ou encore par le biais d'un journal que la place est trouvée, ce peut être par une fille plus âgée qui se marie, et dont la sœur trop jeune pour aller en place, propose à une camarade de classe la place vacante. On le voit, le choix de la place ne projette pas la domestique dans un monde complètement inconnu. La jeune fille arrive dans une famille qui, le plus souvent, a déjà été «testée» par une connaissance

LE DÉPART

Au printemps, ou à la fin de l'été pour les exploitants agricoles qui utilisent la main-d'œuvre familiale, la future employée de maison prendra le chemin de son emploi. Elle emporte peu de choses avec elle. À part quelques vêtements, pas toujours du goût de la famille dans laquelle la domestique travaille, les objets personnels sont rares: une photographie de confirmation ou de la famille, parfois une poupée. L'ensemble est empaqueté, ficelé dans une malle, une valise ou dans un carton qui est parfois resté jusqu'à nos jours dans un grenier. Le départ se fait sans grande démonstration. La mère ou le père accompagne l'adolescente à la gare. Plus rarement, elle est conduite jusqu'au domicile des employeurs. Tout se passe, en effet, dans une relation entre la domestique et les patrons, les parents interviennent peu. Aux dires des témoins, les parents peuvent très bien ne jamais voir le lieu ni les personnes qui occupent leur progéniture. Il y a une forme de confiance faite aux employeurs et peut-être de désintérêt du sort de ses enfants. La famille peut s'indigner des conditions de vie de l'adolescente mais ce sont rarement les domestiques qui prennent l'initiative de rompre leur contrat comme en témoigne l'extrait suivant: «Et pis quand je suis arrivée à la maison [pour un congé], ma maman m'a soignée, et pis mon frère est venu le soir et pis il m'a dit: <Toi, tu repars plus, parce qu'alors dans des conditions pareilles c'est pas la peine que tu vas en place et pis t'es pas mieux soignée.» Trait frappant, le stéréotype touchant l'assignation des rôles entre les sexes surgit aussitôt: Maman soigne, le frère – la gent masculine – décide!

Si le moment du départ fait aussi l'objet de recommandations de la part des parents, ce ne sont pas seulement des mises en garde des fréquentations urbaines, mais surtout des invitations à bien se tenir et à obéir. Les parents aiment que leur éducation ait porté ses fruits. Elle doit se voir et ainsi faire honneur à la famille rurale garante d'une certaine morale, souvent idéalisée par le monde urbain.¹³ Les témoins et leur famille n'apparentent pas la ville à un lieu de perversité comme le Paris de la fin du XIXe siècle.¹⁴ Les villes romandes ne sont évidemment pas comparables à la capitale française. Cependant, l'éveil à cette idée provient le plus souvent des patrons qui mettent en garde leur personnel contre les tentations et les dangers extérieurs à la maison. On retrouve ainsi l'argument bourgeois du «home, sweet-home», la régénérescence de l'individu ne semble possible qu'au sein de la famille. C'est la manière de se préserver du monde extérieur perçu comme violent.¹⁵ On a ici un signe tangible de l'influence de la famille symbolique. L'inquiétude de laisser ces jeunes filles dans la ville reste une peur sociale. Des institutions existent ayant pour mission de les protéger et de les orienter. Écoutons une domestique: «Elle [la maîtresse de maison] ■ 83

était blonde, très blonde. Ils avaient tout encore leurs bagages. Ils n'avaient pas mis encore en place leurs affaires, j'ai trouvé drôle [étrange]. [Les patrons lui donnent deux jours de congé pour aller voir sa mère. À son retour:] Je sonne à la porte, personne ne répondait [...]. Quelqu'un m'a amené à «l'Amie de la Jeune fille». Ils m'ont dit: «Vous coucherez là, on va s'occuper de vous.» Et le lendemain matin, ils sont allés avec moi. Je leur ai montré où c'était. Ils ont tellement tapé après cette porte, ils voulaient pas ouvrir ces gens. Ils ont dit: «Mademoiselle restez seulement dehors.» Ils sont entrés, ils sont ressortis, ils ont pris mon petit ballot. «Heureusement que vous êtes pas restée, c'était des gens de la traite des blanches.» Ils m'auraient emmené, moi. C'est pour ça qu'ils défaisaient pas leurs bagages.»¹⁶

Dans l'existence de ces jeunes filles, la recherche de la place et le départ sont vécus comme «une émigration apprivoisée».¹⁷ Elles les acceptent comme un ordre du monde, immuable parce que leurs parents les ont vécus de la même manière. La plupart des témoins se souviennent bien des récits que leur faisait leur mère lorsque celle-ci avait été en place.

RELATIONS AVEC LA FAMILLE BIOLOGIQUE

Pour la plupart des personnes qui m'ont livré leur histoire de vie, entrer dans le monde des employées de maison, c'est quitter sa famille. Il y a une idée de non retour sans qu'elles en soient conscientes. En effet, la majorité des femmes interrogées vivent cette phase de leur existence comme une situation d'attente: quitter la sphère familiale et attendre le mariage. Aller en place ressemble alors à un «entre-deux mondes». En règle générale, on ne revient pas dans sa famille s'il n'y a pas un accident, une maladie ou un autre événement exceptionnel. Même le cas de la perte de la place ou d'un changement volontaire de la part de l'employée ne remet pas toujours en cause cet ordre des choses. Il y a bien sûr des exceptions. Par exemple cette dame: «Entre deux, moi, j'aidais un petit peu mes parents, parce qu'on avait des vignes. On avait deux vignes à la Conversion.»

Cette dame était fille unique, ce qui explique peut-être le besoin de main d'œuvre dans une exploitation de petite dimension. Un autre exemple est issu d'une famille d'agriculteur. Cette personne avait fait une école de nurse et ne travaillait que durant la période creuse de la campagne auprès de familles juives. Quant aux autres personnes, elles restent éloignées de leur famille. Cet éloignement permet une forme de soutien à sa propre famille. La jeune fille ne coûte plus à la cellule familiale. Elle est indépendante financièrement, elle peut

84 ■ même envoyer quelque argent, ce qui n'est d'ailleurs pas une règle générale,

sauf si la domestique est une aînée ou si la mère est veuve. Les gages servent à acheter des habits, des objets personnels, des timbres, du papier de correspondance et à confectionner le trousseau. Parfois, on trouve encore une forme d'épargne personnelle, lorsque les patrons se sentent particulièrement soucieux de l'avenir de leurs domestiques. «Les servantes et les ouvrières sérieuses sont prisées: avec leurs économies, les jeunes ouvriers paient leurs dettes ou tentent de s'établir [...]. Les femmes sont les caisses d'épargne des milieux populaires.»¹⁸

Cette distance peut diminuer les conflits familiaux et se traduit ainsi comme un soutien indirect. Les parents semblent ainsi plus à l'aise pour gérer l'éventuelle transmission du patrimoine. La famille est éclatée et comme mise entre parenthèses durant cette période. Ceux qui restent s'organisent aux détriments de ceux qui ne sont plus là ou qui ne reviennent qu'épisodiquement: «J'me disais même des fois, j'aurais mieux fait même de toujours rester avec eux [les parents de la témoin]. Seulement, alors, de toute façon, après, quand mes frères se sont mariés, j'pouvais plus rester. Mon frère [celui qui reprend le domaine], il a épousé la fille de la poste, une enfant gâtée [...], alors elle m'énervait aussi, parce qu'elle mettait sur le banc des pelures avec, on avait souvent la saucisse aux choux, on faisait boucherie, alors elle mettait dessus [sur le banc], [...]. Mais je trouvais que c'était, que tout d'un coup elle était pas gentille.»

La trivialité des propos justificatifs qui permet à la témoin de tenir à distance, de critiquer sa belle-sœur est aussi une manière d'établir une rupture, certainement inconsciente, avec sa propre famille. Dans la même famille, un frère revenant de Suisse allemande réintègre le domaine familial, mais ne reste pas longtemps car les places sont prises.

La correspondance est un autre lien entre la domestique et sa famille d'origine. Il s'établit de la manière suivante: un contact épistolaire entre la fille et la mère, plus rarement entre les enfants lorsqu'ils sont plusieurs à être en place, mais aucune trace de cette forme de relation entre la fille et le père.¹⁹ Dans tous les cas c'est la fille qui prend l'initiative d'engager la correspondance. Elle demande des nouvelles concernant les cultures, les travaux des champs. Les réponses se font dans le même sens. Il n'y a pas de traces d'ennui, de compassion. Personne n'a conservé de lettres. Une seule femme tenait un journal intime, elle l'a détruit en entrant dans une institution pour personnes âgées. Ce qu'elles ont bien voulu me transmettre sur le contenu de ces lettres ne révèle aucune forme de sentiments, de conseils, d'épanchements. Mais sitôt franchie la correspondance familiale, les émotions s'expriment plus volontiers: «Et puis j'écrivais à mon fiancé. Oui, je l'ai connu que deux, trois ans après que je suis chez eux [les patrons]. On avait beaucoup écrit, on s'est écrit trois cents ■ 85

lettres. On pouvait pas faire de téléphone, on n'avait pas le droit de toucher le téléphone. Et puis pas d'argent pour téléphoner [...], et puis c'est dommage, j'ai encore jeté la dernière. Parce qu'à ce moment-là j'en avais trop. C'était du papier vert avec des hirondelles en relief vert, ton sur ton.»

LA FAMILLE SYMBOLIQUE OU COMMENT VIVRE CHEZ LES AUTRES

Après avoir quitté sa famille pour entrer en service domestique, les jeunes filles sont confrontées à de multiples changements d'ordre affectif, personnel et culturel. La plupart des témoins, une fois trouvée une place acceptable – toute relative selon le vécu antérieur de chacune – ont passé des années importantes dans ces familles, généralement avant de se marier. Elles se trouvent dans cette situation parfois de tiraillement qui font s'entrecroiser les normes et l'éducation de leur famille d'origine et l'ensemble du bagage – culturel, moral – que leur transmet la famille symbolique.

Ce croisement culturel ne semble pas les affecter particulièrement. Il n'y a guère de regret exprimé, on reste dans cette «émigration apprivoisée» que j'ai relevée plus haut. A l'arrivée dans la famille, les patrons mettent rapidement les choses au point. Les employées s'en accommodent comme elles peuvent. L'une d'elle se souvient: «Madame m'a dit, lui [le mari] était aussi là. Alors écoutez. On me disait Ruthy quand j'étais chez eux puisqu'elle s'appelait Ruth [homonyme de la jeune fille]. Pour distinguer. Je n'aimais pas du tout mon deuxième prénom, je m'appelle Ruth Émilie. Elle [la patronne] s'appelle Ruth Elisabeth. Oui, mêmes initiales. Alors je lui ai dit: «Elisabeth est tellement beau». C'était la candeur de la jeune fille qui pense que la patronne peut changer de prénom.»

Madeleine Lamouille se souvient de son patron lui disant: «Nous avons déjà une bonne qui s'appelle Madeleine, on vous appellera Marie.»²⁰ La nouvelle arrivante peut donc être «baptisée» lors de son arrivée chez ses employeurs; il s'agit, là encore, d'une marque forte de l'empreinte donnée par la famille symbolique sur les individus qui y transite. Dans ce contexte, l'ordre de la maison qui emploie prime sur toutes les autres considérations. L'exemple de la religion le montre. Si les patrons vont au culte ou à la messe, les domestiques s'y rendent également. Il est vrai que le repas de midi du dimanche ne peut se passer de la cuisinière. Qu'à cela ne tienne, elle ira, mais à un autre moment. A l'inverse, si une famille ne se rend pas au culte et que la domestique désire s'y rendre, elle devra réitérer sans cesse sa demande et prendre sur son temps de

Contrairement à une naissance biologique, lors de l'arrivée dans la famille symbolique, la patronne peut compter sur l'existence d'un acquis de gestes, essentiellement de cuisine ou de nettoyage. Il s'agit d'un savoir d'ordre commun que toutes ces jeunes filles issues de la campagne possèdent. Ces gestes ont le plus souvent été appris de manière empirique. Elles ont regardé faire leur mère, leurs grandes sœurs. Il s'agit d'un apprentissage sans consignes qui consiste à observer avec peu d'oralité et une absence quasi totale de savoir livresque. Si ces jeunes filles ont suivi une école ménagère, elles avouent ne pas toujours faire grand usage de cette expérience.²¹ Cependant, elles reconnaissent parfois se trouver pour la première fois dans la famille qui les emploie à organiser des repas pour des tablées importantes. L'angoisse les tenaille mais elles assument ce qu'elles considéreront par la suite comme un exploit. Certaines garderont ce mode d'apprentissage dans la famille qui les emploie: observer d'un coup d'œil ce que la patronne prépare, comment elle le prépare. Elles doivent comprendre rapidement ce que désire les employeurs, quels sont leurs goûts, leurs préférences culinaires, leurs manies quotidiennes.²² Après quelques années, on voit une forme d'acculturation s'opérer. En effet, la plupart des témoins reconnaissent avoir organisé, une fois mariée, leur cuisine comme elles l'avaient trouvée dans la famille des employeurs. Habitude, certes, mais aussi transition entre la vie du monde rural et celle du monde urbain. La plupart du temps ces femmes restent en effet dans ce dernier. La famille symbolique semble porteuse de nombreuses valeurs, on l'imite dans la mesure du possible, mais parfois avec quelques surprises: «Ça a été très dur au début [mariage et mise en ménage en 1935 à Lausanne]. Mais quand même, moi qui savais bien cuire à l'époque, qui avais bien appris. J'essayais de faire des choses comme ça [une cuisine du genre de celle de la famille dans laquelle cette dame avait travaillé]. Ça a pas duré! J'arrivais pas. J'ai dû beaucoup me restreindre.» Le train de vie n'est évidemment plus le même. D'autres souvenirs sont restés ancrés chez de nombreux témoins. C'est le cas des vacances ou de certains spectacles, lorsque la famille entière se rendait au concert ou au théâtre et que la domestique était invitée. Elles n'ont pas toujours eu la possibilité de réitérer ces pratiques après le mariage. Ce qui frappe surtout à l'écoute des témoins, ce sont les types de discours qu'elles tiennent lorsqu'elles se souviennent des situations familiales qu'elles ont vécues. J'y perçois deux formes d'idéalisation.

La première concerne celle de leurs patrons et patronnes. Lorsqu'elles en font une description physique et morale, ils sont incontestablement mesurés et haussés au niveau de leur rang social. En effet, les employeurs sont grands, beaux et d'une intelligence plus que supérieure. Il y a une valorisation et une idéalisation de la position sociale, même lorsque l'employée se trouve chez des ■ 87

ménages de condition modeste. Plus les patrons sont d'un rang élevé, plus leur grandeur, leur beauté et leur intelligence les accompagne dans la même proportion.

La seconde idéalisation a trait à la famille d'origine des domestiques. Incontestablement elles en font un idéal, un âge d'or qu'il leur est difficile de reproduire elles-mêmes lors de la constitution de leur propre cellule familiale. Si cet idéal est si fort c'est peut-être parce que la réalité familiale n'a jamais été vécue comme elle est décrite. Ces adolescentes ont imaginé leur famille. Rappelons-nous ici les relations épistolaires, sentimentalement pauvres entre les membres de la famille de la domestique. J'émetts ici l'hypothèse qu'elles ont, en partie, idéalisé leur famille, à la fois par la distance qui les séparait mais également à cause des valeurs éducatives, d'apprentissage et de morale que ces jeunes filles véhiculaient avec elles. Malgré toute l'admiration qu'elles portent à leur famille symbolique, elles ne rejettent pas leur famille d'origine. Dans leur mémoire, elles en ont fait un idéal de vie saine, de valeurs fortes, parfois même un modèle de pauvreté, souvent aussi d'une entente plus que cordiale au sein de la famille et d'un respect des parents.

LES EMPLOYÉS ENTRE EUX

La famille symbolique ne s'arrête pas aux relations entre les patrons et les employées de maison. Elle peut comprendre aussi les relations entre les employés eux-mêmes. Ce type de relation est flou, parfois difficile à saisir, même si deux domestiques suffisent à créer ce mode relationnel.

La présence de plusieurs employés génère une hiérarchie stricte et cloisonnée.²³ La hiérarchie est due au rang ou à l'ancienneté. Aux dires des témoins, les tensions peuvent être quotidiennes. Il faut garder sa place, s'imposer. Il est rare de voir, dans les entretiens, les domestiques ligués contre les patrons. Il s'agirait plutôt du contraire, les employeurs jouant le rôle du médiateur. Les exceptions existent, par exemple dans cette famille: «Une des filles était professeur de piano. C'était une petite fluette. Moi je l'appelais petit singe, elle faisait comme une espèce de danseuse. Et pis alors le canard c'était la régente, parce qu'alors elle marchait vraiment comme les canards [...]. La femme de chambre, elle devait faire l'argenterie [...]. Alors, Mademoiselle C. s'en est aperçue et pis elle m'a dit: <Après vous la ferez!> J'ai dit: <Non, c'est pas mon travail, c'est pour ma copine que je le fais, c'est pas pour vous [...].> Mais bon ça a été six mois qu'on a tirillé, qu'on a fait entre les deux, on s'accordait très bien.»

Même si chacun était bien à sa place, une certaine convivialité était possible.

88 ■ Une autre dame se souvient: «Le personnel se réunissait dans cette lingerie le

soir, alors on chantait, on jouait au mikado. Oh, ceux qui voulaient, y en avait qui partaient, c'était pas [obligatoire]. C'était surtout les camarades, les gouvernantes [elle-même est gouvernante] et pis les femmes de chambres [...]. On chantait, y en avait qui jouaient aux cartes, et pis on avait des jeux de table «Hâte-toi lentement», des trucs comme ça, on faisait la veillée comme ça.»

Ces formes de gestes solidaires sont rares. Le plus fréquemment, les domestiques ne se côtoient que professionnellement, l'avis et les demandes des employeurs priment sur les éventuels élans de compassion. Même la mémoire et le temps n'ont pas tenté de déformer les petites lâchetés quotidiennes.²⁴

Ayant quitté la cellule familiale, ces jeunes filles en fonction de domestique appartiennent en fait à plusieurs «familles» et activent ainsi ces différents liens dans leur vie à venir. La famille biologique et le réseau villageois permettent de partir en place et sont en quelque sorte la carte de visite de la jeune fille. Même si les contacts sont minces, la domestique va respecter et véhiculer les valeurs de sa communauté d'origine. Même à soixante ou septante ans de distance, la mémoire camoufle certainement les éléments déshonorants. La fille qui a dû quitter sa place parce qu'elle était enceinte, c'est toujours «l'autre»; aucune des témoins ne se souvient en avoir connue! Le réseau est toujours loyal.

La famille symbolique, quel que soit le temps passé à son service, marque durablement la vie des témoins. Elles cherchent à l'imiter dans l'aménagement et l'organisation de leur logement conjugal. Ces femmes leur sont parfois redevables d'une ouverture culturelle. Ce qu'elles apprécieront des arts ou des spectacles aura été découvert dans la famille symbolique. Le plus souvent, la représentation de la famille biologique idéalisée rendra cet élément opaque.

Les relations entre les domestiques, la vie de compagnonnage en quelque sorte, sont dans l'état de ma recherche actuelle, les plus difficiles à saisir. Cependant, si quelques femmes y ont trouvé un mari, des amies qu'elles rencontrent encore aujourd'hui, elles ne comptent guère dans la trajectoire du récit de vie.

Ces femmes semblent donc faire un syncrétisme tout à fait particulier des «familles» dans lesquelles elles ont vécu. Il y a une forme d'acculturation par la transition lente entre le monde rural et le monde urbain et par le passage entre le monde parental et le monde du travail domestique cheminement qui de toute évidence doit aboutir à un mariage. Une fois celui-ci célébré, la domestique élira son logement en ville et pour arrondir les fins de mois... elle ira faire des heures de ménages!

Notes

- 1 Cette recherche a reçu le soutien du comité de l'Encyclopédie illustrée du Pays de Vaud en 1994. Les entretiens n'étant pas encore tous transcrits, les bandes magnétiques n'ont pas encore été confiées à un dépôt d'archives et nous préserverons l'anonymat des témoins.
- 2 J'ai opté pour la règle de l'accord féminin du terme «témoin». Maurice Grévisse, *Le bon usage*, Paris 1983, 999.
- 3 Jacques Revel (éd.), *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, Paris 1996.
- 4 Sur l'histoire orale et l'histoire des femmes, «Histoire orale et histoire des femmes», *Bulletin de l'Institut d'Histoire du Temps Présent*, supplément 3 (1982).
- 5 Danièle Voldmann (éd.), «La bouche de la vérité? La recherche historique et les sources orales», *Cahiers de l'Institut d'Histoire du Temps Présent* 21 (1992), 7–9.
- 6 Sur la démarche des «sources provoquées»: Jacques et Mona Ozouf, *La République des instituteurs*, Paris 1992.
- 7 Voir à ce propos Philippe Joutard, *Ces voix qui nous viennent du passé*, Paris 1983.
- 8 Michelle Perrot, «Figures et rôles» in Philippe Ariès et Georges Duby (éd.), *Histoire de la vie privée*, Paris 1987, vol. 4, 162–167.
- 9 A ce propos, voir l'ouvrage de Maurizio Gribaudi, *Itinéraires ouvriers. Espaces et groupes sociaux à Turin au début du XXe siècle*, Paris 1987, 89–154.
- 10 Jean-Pierre Gutton, *Domestiques et serviteurs dans la France d'Ancien Régime*, Paris 1981, 79.
- 11 Madeleine Lamouille, *Pipes de terre et pipes de porcelaine. Souvenirs d'une femme de chambre en Suisse romande, 1920–1940*, Genève 1978, 39.
- 12 Geneviève Heller, *Propre en ordre. Habitation et vie domestique 1850–1930: l'exemple vaudois*, Lausanne 1979, 153–155.
- 13 Claudine Marengo, *Manières de table, modèles de mœurs, 17–20e siècles*, Cachan 1992, 125–138.
- 14 C'est l'idée que propose Anne Martin-Fugier à la lecture des écrits littéraires de la fin du XIXe siècle. Anne Martin-Fugier, *La place des bonnes. La domesticité féminine en 1900*, Paris 1979, notamment le chapitre I.
- 15 Outre Claudine Marengo, *Manières de table*, voir également: Catherine Hall, «Sweet Home», in Philippe Ariès et Georges Duby (éd.), *Histoire de la vie privée*, Paris 1987, vol. 4, 53–87.
- 16 Dans le même ordre d'idée, Anne-Françoise Praz, *Regard sur une Belle Epoque, la Suisse de 1900 à 1909*, Lausanne 1990, vol. 1, 152–153.
- 17 En paraphrasant Philippe Ariès concernant la «mort apprivoisée», Philippe Ariès, *Essai sur l'histoire de la mort en Occident. Du Moyen Age à nos jours*, Paris 1975, 17 s.
- 18 Michelle Perrot, in Philippe Ariès et Georges Duby (éd.), *Histoire de la vie privée*, Paris 1987, vol. 4, 136.
- 19 Roger Chartier et al. (éd.), *La correspondance. Les usages de la lettre au XIXe siècle*, Paris 1991, 407–427.
- 20 Madeleine Lamouille, *Pipes de terre et pipes de porcelaine*, 39.
- 21 Pour la mise en place de ce type d'enseignement, Geneviève Heller, *Propre en ordre*, 155 s., ainsi que Claudine Marengo, *Manières de table, modèles de mœurs*.
- 22 Quelques belles pages sur les rapports entre maîtresses de maison et domestiques dans: Alain Corbin, *Le temps, le Désir et l'Horreur*, Paris 1991, 81–90.
- 23 Pierre Guiral, Guy Thuiller, *La vie quotidienne des domestiques en France au XIXe siècle*, Paris 1978, 152 s.
- 24 Tzvetan Todorov, Annick Jacquet, *Guerre et paix sous l'Occupation*, Paris 1996, 15–16.

ZUSAMMENFASSUNG

ZWISCHEN BIOLOGISCHER UND SYMBOLISCHER FAMILIE. WEIBLICHE HAUSANGESTELLTE IN DER WESTSCHWEIZ 1920–1945

Der vorliegende Beitrag stützt sich auf die Erinnerungen von Frauen, die zwischen 1920 und 1945 im Kanton Waadt als Hausangestellte gearbeitet haben. Im Mittelpunkt stehen Aspekte des alltäglichen Lebens und die Beziehungen der Frauen zu ihren Familien. Dabei geht es sowohl um die «biologische» Familie als auch um diejenige, in der die jungen Frauen arbeiteten, die sogenannte «symbolische» Familie: eine Bezeichnung, die verdeutlichen soll, dass sich die Beziehung zwischen dieser und der angestellten Frau nicht auf eine zwischen Arbeitgeberin und Lohnempfängerin reduzieren lässt. Der «symbolischen» Familie kam eine weitaus grössere Bedeutung zu, schrieb sie doch ein Gemeinschaftsleben mit alltäglichen Ritualen und Normen vor, an das sich die Hausangestellten anpassen mussten.

Ihren Arbeitsplatz fanden die jungen Frauen – sie waren zumeist ländlicher Herkunft – mit Hilfe von Zeitungsinseraten oder durch nachbarschaftliche und familiäre Beziehungen. Gerade letztere boten den Eltern der 15–17jährigen eine gewisse Garantie, da ihre Töchter auf diese Weise in Familien kamen, die bereits andere «getestet» und für gut befunden hatten. War der Entschluss einmal gefasst, blieb kaum mehr Zeit für Gefühlsausbrüche und lange Abschiede. Die jungen Frauen wurden zum Bahnhof gebracht, in seltenen Fällen direkt zu den Arbeitgebern. Nach Antritt der Stelle blieben die Beziehungen zu den Eltern auf vereinzelte Besuche und einige Briefe beschränkt; die «biologische» Familie verlor an Bedeutung.

Dann, nach einigen Jahren der Erwerbsarbeit, heirateten die meisten. In die Ehe nahmen sie neben den Erfahrungen aus der «biologischen» auch diejenigen aus der «symbolischen» Familie mit. Oftmals versuchten sie ihren eigenen Haushalt nach den Grundsätzen ihrer ehemaligen Arbeitgeberinnen zu organisieren. Dies konnte Schwierigkeiten verursachen, weil in der Regel die dafür notwendigen finanziellen Mittel fehlten. Schwierig blieb aber auch die Beziehung zur «biologischen» Familie. Sie wurde nun in der Erinnerung ähnlich wie die breits vor Jahren verlassene ländliche Welt stark idealisiert und zu einem eigentlichen Hort der Rechtschaffenheit emporstilisiert. Beide Familien – die «biologische» und die «symbolische» – prägten so die Frauen in ihrem alltäglichen Verhalten.

(Übersetzung: Simone Chiquet)